

CINE-LYNE

L'infidèle remake

Lorsque Adrian Lyne s'est mis en tête de réadapter "La femme infidèle" de Claude Chabrol, certains grincements de dents se firent entendre. Quoi? Un Chabrol à la sauce hollywoodienne, par un réalisateur friand des relations triangulaires et moralisateur avec ça!

Pour "Unfaithful", il fallait d'emblée oublier la vision du réalisateur français, unique en son genre, et se concentrer sans à priori sur celle de Lyne. (On se souvient de "Fatal attraction" avec la très, très méchante et instable maîtresse, qui ennuie le gentil père de famille pour un petit écart de conduite.)

Tout d'abord, changement de décor, puisque l'action se déroule dans la banlieue de New York où vivent Constance (Diane Lane), son adorable mari (Richard Gere) et leur jeune garçon. Un jour exagérément venteux, alors que Constance déborde d'activité dans les rues de New York, à la recherche d'un cadeau pour l'anniversaire de son fils, la jolie femme est littéralement soufflée, pour se fracasser dans les bras d'un beau jeune homme (Olivier Martinez). Tout est donc de la faute du vent!

Il s'avère par la suite que ce jeune inconnu possède un sex-appeal hors du commun, qu'il se nomme Paul Martel, bouquiniste à ses heures et français jusqu'au bout des poils, qu'il a en nombre.

Il invite la belle inconnue à soigner le bobo fait au genou et lui offre un des livres de sa collection, tout en la regardant en coin avec un petit sourire irrésistible. Il n'en faut pas plus pour troubler cette femme d'âge mûr, dont la vie trop confortable lui a valu d'oublier le goût des choses pimentées.

Constance, de retour dans sa jolie maison, est plus bouleversée qu'il n'y paraît. Au point de ne pas résister à l'appel d'une nouvelle journée de shopping dans les rues de New York, avec le numéro de téléphone de Paul en poche. Des fois que le vent se lèverait à nouveau. Après moult hésitations, elle craque et ne résiste plus aux assauts du conquérant "french lover".

Gere mal à l'aise

Jusqu'à là, le spectateur est le témoin d'une histoire triangulaire classique - deux hommes, une femme - et des problèmes qui commencent à en découler. Adrian Lyne base son film sur les sombres contradictions de la nature humaine et principalement sur le senti-

ment de culpabilité. Oui, Constance adore ces moments passés avec son amant. Non, elle n'arrive pas à assumer ensuite la trahison faite à sa famille et se partage entre plaisirs interdits et culpabilité. On peut reconnaître à Diane Lane le talent d'avoir su jouer dans une même scène, le désir, la gêne, la joie, l'excitation, le désarroi, la culpabilité, autant

de nuances indissociables de l'acte adultère, selon Adrian Lyne. quant, mais c'est manifestement la seule chose qu'Adrian Lyne lui demandait d'être. Cela se regarde sans déplaisir, à condition de ne pas chercher à comparer ce film avec l'original français, avec qui il n'a que très peu de choses en commun.

Séverine Rossewy



Oui, Constance adore ces moments passés avec son "french lover".

FESTIVAL D'ECHTERNACH

Joies et déchirements

Si le premier concert de l'Orchestre Philharmonique du Luxembourg dans le cadre du Festival d'Echternach a été celui du doute et des incertitudes, nous manquons de superlatifs pour décrire le concert que l'OPL nous a offert le vendredi 14 juin.

Avec Akiko Suwanai, violoniste exceptionnelle, dont nous avons déjà souligné l'extraordinaire talent lors du concert avec Penderecki (woxx, nr. 577), le succès de la partie "soliste" était garanti. La vraie découverte de cette soirée a cependant été le jeune chef d'orchestre français Stéphane Denève. A trente ans, Denève vaut bien Daniel Harding, "shooting star" parmi les jeunes chefs d'orchestre actuels, adulé par les mélomanes du monde entier. Denève, moins spectaculaire que Harding, ira très loin. Ancien assistant de Sir George Solti, il fait preuve d'une rare maîtrise de la direction et d'une symbiose stupéfiante avec tous les musiciens de l'orchestre.

Dans le "Concerto pour violon no 2" de Félix Mendelssohn-Bartholdy (1809-1847), le Stradivarius de Suwanai trouva spontanément le ton du bonheur de vivre, dans une ligne mélodique très souple, dont le chant sembla ne jamais devoir s'arrêter. La fine musicalité de la soliste, sa sonorité aussi émouvante que flamboyante, son goût très sûr, sont des qualités qu'on ne rencontre pas souvent. Stéphane Denève dirigea im-

peccablement l'OPL, qui vainquit par la précision des attaques et l'homogénéité de la sonorité, favorisant ce jai-lissement de musique heureuse. Entre la soliste et l'orchestre, ce fut l'accord parfait, traduit par un jeu de couleurs très doux. Et cette douceur va bien à Mendelssohn.

Par l'ampleur, la richesse de son timbre, Suwanai conféra une assise remarquable au concerto. Mais ce ton, en soi admirable, n'eut rien de simplement pittoresque. Au contraire, ce jeu mobile à l'ex-

trême, spontané jusqu'à la déchirure, souligne derrière la facilité de la forme, la sincérité de son inspiration. Denève, rarement déconcerté - Suwanai n'est pas facile à accompagner, tant elle fait corps avec la musique - se laissa entraîner dans le jeu de "cache-cache" imposé par le violoniste.

Une fois de plus, Suwanai nous a séduit par son ton généreux, des inflexions superbes et une beauté plastique rutilante à souhait. Défendue avec une virtuosité de

haut vol, cette interprétation fut exemplaire au niveau de la maîtrise technique, le toucher restant en permanence limpide et rigoureux.

Avec la "Symphonie no 5" de Dimitri Chostakovitch (1906-1975), le monde ne fut plus le même.

Lors de la création de la Cinquième en 1937, au plus fort de la terreur stalinienne, les gens pleuraient et poussaient des cris d'enthousiasme. Amendement simulé ou non, ou bien geste grandiose d'espoir submergé par l'angoisse, la Cinquième culmine dans les épisodes tragiques de son splendide premier mouvement et dans son "Largo". Pour répondre à la pression idéologique qui s'exerçait sur lui, mais pas seulement pour cela, Chostakovitch abandonne les audaces de sa révolutionnaire "Quatrième Symphonie". D'une force colossale, la Cinquième se caractérise par une dynamique et une vitalité inhabituelles. Comme Mahler ou Sibelius, Chostakovitch y exalte la grande forme, jusqu'à lui faire porter le poids de toutes ses contradictions.

ste, émaillée de nombreux effets. Il ne le fit point. Il opta, au contraire, pour une conception sévère et puissante, carrée et massive. La tension se fit ressentir en permanence et rares furent les rayons de lumière qui déchirèrent les ténèbres du désespoir. L'interprétation de Denève à la tête de l'OPL fut d'une intensité extraordinaire. Alliant pudeur et force expressive, menant ses musiciens aux sommets de l'émotion, dessinant chaque ligne avec une cohérence décapante, le jeune chef aboutit à une très grande expansion, reposant sur un souffle parfois stupéfiant. Le finale, terrifiant, apparut comme une sorte de fresque cosmique, où tout sembla dit sur le monde.

Nous ne sommes pas sortis indemnes de cette interprétation.

Paul Moes



Akiko Suwanai: un ton généreux, des inflexions superbes et une beauté plastique rutilante.

Critique abîmée

L'OPL y déploya une impressionnante dynamique, sans jamais trahir la netteté des plans sonores. Avec une telle phalange, Denève aurait pu signer une interprétation grandiloquente et catastrophique.